



Une partie des participants (20 spécialistes mondiaux étaient présents) au *Colloque d'égyptologie du Caire* intitulé « **Le peuplement de l'Égypte ancienne et le déchiffrement de l'écriture méroïtique** », 28 janvier – 3 février 1974 (*Source* : le quotidien *Le Soleil*, Sénégal). De droite à gauche : W. Kaiser (Allemagne), J. Leclant (France), R. El Naduri (Égypte), T. Obenga (Congo), S. Sauneron (France), T. Säve Söderbergh (Suède), P. L. Shinnie (Canada), J. Vercoutter (France). Figurant parmi les colloques tenus dans le cadre du projet de la *Rédaction de l'Histoire Générale de l'Afrique* (HGA) réalisé sous l'égide de l'UNESCO, le *Colloque d'égyptologie du Caire* a été organisé par l'UNESCO sur proposition de Cheikh Anta Diop (cf. HGA, Volume II, Afrique ancienne, Paris, Unesco/NEA, voir Chapitre II et Annexe ; [www.unesco.org/.../general-and-regional-histories](http://www.unesco.org/.../general-and-regional-histories)).

---

# □ Apport de la Tradition orale à l'Égyptologie

Aboubacry Moussa LAM

---

**Résumé :** *L'auteur s'attache à mettre en évidence les liens existant entre des populations de l'Afrique subsaharienne contemporaine et les populations ayant vécu dans la vallée du Nil à l'époque pharaonique. Pour ce faire, il fait appel à la tradition orale, source interne longtemps ignorée pour reconstituer l'histoire de l'Afrique ancienne. Il expose ainsi les données égyptologiques et celles de la tradition orale qui éclairent d'une lumière nouvelle le débat toujours actuel portant sur le peuplement de l'Égypte pharaonique.*

**Abstract: Contribution of the Oral Tradition to Egyptology** – *The author highlights the links existing between the present subsaharian populations and the populations having lived in the Nile valley during the Egyptian pharaonic epoch. For that he uses the African oral tradition ignored for a long time to reconstruct the ancient Africa history. Then, egyptological and oral tradition data are presented to put the pharaonic Egypt settlement debate under a new light.*

## 1. Introduction

**L**a tradition orale, longtemps considérée par certains spécialistes comme inutile pour l'écriture de l'histoire africaine, a déjà commencé à prendre une belle revanche sur ses détracteurs.

En effet, depuis la concrétisation du projet de l'*Histoire Générale de l'Afrique*, on ne discute plus de savoir si la tradition orale peut avoir le statut d'une source au même titre que l'archéologie ou le document écrit.

Aujourd'hui, il apparaît clairement que certains désaccords, et des plus irréductibles entre des égyptologues occidentaux et africains de l'école de Dakar, c'est-à-dire celle de **Cheikh Anta Diop**, peuvent être tranchés grâce aux traditions orales de certaines populations du continent africain.

Le présent texte s'attache à le démontrer en choisissant comme champ d'application la nature des liens entre des populations de l'Afrique sahélienne contemporaine et les populations ayant vécu dans la vallée du Nil à l'époque pharaonique.

Pour ce faire, nous rappelons en premier lieu les acceptions et l'utilité de la tradition orale, puis nous explicitons le débat égyptologique portant sur le peuplement "racial" de l'Égypte ancienne, et enfin, nous exposons les données égyptologiques et orales de nature à apporter des éléments décisifs à la clarification de ce débat.

## 2. Acceptions et utilité de la tradition orale

Le volume I de l'*Histoire Générale de l'Afrique*, consacré comme on le sait à la méthodologie, donne une place importante à la **tradition orale**<sup>1</sup>. Celle-ci était enfin reconnue comme une source aussi importante que la linguistique, l'archéologie, etc. malgré les conceptions différentes que les spécialistes pouvaient en avoir. Ainsi pour **Jan Vansina**, elle serait « *un témoignage transmis oralement d'une génération à une des suivantes*<sup>2</sup> ». Sans la définir, **Théophile Obenga** n'en insiste pas moins sur son utilité et sa capacité à compléter et même à suppléer le document écrit<sup>3</sup>. Pour **Amadou Hampaté Ba**, il faut un enracinement certain et un art consommé pour bien exploiter les possibilités que peut offrir la tradition orale qu'il conçoit comme « *un héritage de connaissances de tous ordres patiemment transmis de bouche à oreille et de maître à disciple à travers les âges*<sup>4</sup> ».

Cette tradition a longtemps été dédaignée par les spécialistes, surtout occidentaux, pour de nombreux défauts qui ont pour noms : absence de fiabilité chronologique, existence de plusieurs versions, parfois contradictoires pour un même fait, contamination par d'autres sources, etc. Et pour quelqu'un comme **Raymond Mauny**, le péché inexpiable de la tradition orale est qu'elle est incapable de sonder les profondeurs du temps, les hautes périodes de l'histoire africaine lui échappant totalement :

« *Quand on nous parle dans la tradition des gens d'avant, nous dire que cela remonte à 3500 ans, c'est sans doute aller un peu trop loin. Aucune tradition orale ne peut remonter aussi haut*<sup>5</sup> ». **Raymond Mauny** répondait ainsi aux traditionnistes maliens **Youssouf Tata Cissé** et **Wa Kamissoko** qui faisaient allusion à des traditions relatives à l'origine nilotique des populations africaines et à leur parenté culturelle avec la civilisation pharaonique<sup>6</sup>.

Nous allons voir, dans ce qui suit, que la tradition orale africaine peut non seulement évoquer – contrairement à ce qu'affirme **Raymond Mauny** dans la citation ci-dessus – des faits remontant à la période pharaonique, mais permettre même de trancher des débats concernant ces hautes périodes de l'histoire africaine. Le débat sur le peuplement de l'Égypte ancienne est l'un d'entre eux.

## 3. Un des grands débats de l'égyptologie

Le débat sur les origines, géographique et "raciale", du peuplement de l'Égypte ancienne a été l'un des plus animés et des plus passionnés de l'histoire de l'égyptologie depuis au moins le *Livre II* d'**Hérodote** qui remonte au V<sup>ème</sup> siècle avant J.-C.<sup>7</sup>, jusqu'aux

<sup>1</sup> Voir *Histoire générale de l'Afrique, I, Méthodologie et préhistoire*, Paris, Unesco/Jeune Afrique, 1984 (HGA à partir d'ici); voir particulièrement les chapitres IV, VII et VIII. Cf. [www.unesco.org/.../general-and-regional-histories](http://www.unesco.org/.../general-and-regional-histories).

<sup>2</sup> Vansina J., "La tradition orale et sa méthodologie", *HGA, I*, p. 167-196 et p. 169 pour la citation.

<sup>3</sup> Obenga T., "Sources et techniques spécifiques à l'histoire africaine. Aperçu général", *Histoire Générale de l'Humanité – Développement scientifique et culturel (HGH), Volume I*, Paris, Unesco, p. 96-111 et p. 108 pour la citation. [www.unesco.org/.../general-and-regional-histories](http://www.unesco.org/.../general-and-regional-histories).

<sup>4</sup> Ba A. H., "La tradition vivante", *HGA, I*, p. 191-230 et p. 191 pour la citation.

<sup>5</sup> Mauny R., *Actes du colloque de Bamako : histoire et tradition orale. 1<sup>ère</sup> année, l'empire du Mali*, Paris, Fondation SCOA, 1975, p. 36.

<sup>6</sup> Voir *Actes du colloque de Bamako...*, p. 33-34.

<sup>7</sup> Hérodote, *Histoires. Livre II, Euterpe*, Paris, Les Belles Lettres, 1972 ; voir spécialement le passage sur le pays des Égyptiens (II, 5-9) et celui concernant leur aspect physique (II, 104).

égyptologues modernes<sup>8</sup>. À grands traits, l'histoire de ce débat peut être retracée comme suit :

Pour l'un des pères fondateurs de l'égyptologie<sup>9</sup>, les anciens Égyptiens, contrairement à certaines thèses, n'ont rien à voir avec l'Afrique car «...le peuple figuré sur les monuments, loin d'offrir les particularités ou l'aspect général du nègre, avait la plus grande analogie avec les belles races blanches de l'Europe et de l'Asie Occidentale<sup>10</sup>». **Gaston Maspero** se prononçait ainsi sur l'énigme de l'origine des anciens Égyptiens qu'il présentait ainsi :

« Les Égyptiens semblent avoir perdu de bonne heure le souvenir de leur origine. Venaient-ils du centre de l'Afrique ou de l'intérieur de l'Asie<sup>11</sup> ? »

Le même **G. Maspero** n'hésita pas à blanchir<sup>12</sup> sans état d'âme la grande reine **Ahmès Nefertari**, héroïne<sup>13</sup> des débuts de la XVIII<sup>ème</sup> dynastie et dont pourtant **Ernest Chantre** dit : « Les caractères que nous venons de retracer, comparés à ceux des Nubiens dont nous avons des mesures, montrent que Nofritari peut appartenir, comme on le croit, au groupe éthiopien ou nubien, plutôt qu'à une race sémitique<sup>14</sup> ».

Il n'est pas exagéré de dire que **Gaston Maspero** fut l'un des plus grands responsables de la naissance et de la théorisation de la thèse d'une Égypte blanche dont les racines culturelles sont à rechercher en dehors du continent africain. Mais pour diverses raisons, parmi lesquelles des découvertes archéologiques<sup>15</sup> et les thèses discordantes de **Cheikh Anta Diop** à partir des années 1950, cette thèse allait être revue et progressivement abandonnée au profit de celle d'une Égypte métissée.

Ainsi, pour **Claire Lalouette**, les Égyptiens seraient composés d'Africains autochtones de la basse vallée du Nil ou venus des environs avec la péjoration climatique et de Sémites venus du Proche-Orient à partir du IV<sup>ème</sup> millénaire, mais ces derniers seraient dominants<sup>16</sup>.

<sup>8</sup> C'est-à-dire depuis 1822, date à laquelle **J.-F. Champollion** déchiffra les hiéroglyphes, donnant ainsi naissance à la science égyptologique.

<sup>9</sup> C'est lui qui a découvert et étudié la plupart des momies royales de l'Égypte pharaonique. Voir à ce sujet, Maspero G., *La trouvaille de Deir-el-Bahari*, Le Caire, 1881 ; "Les momies royales de Deir el Bahari", *Mémoires de la Mission Archéologique Française* (MMAF), I, fascicule 4, Paris, E. Leroux, 1889.

<sup>10</sup> Maspero G., *Histoire ancienne des peuples de l'Orient classique. I, Les origines. L'Égypte*, Paris, Hachette, 1912 (1<sup>ère</sup> édition, 1875), p. 15-17.

<sup>11</sup> Maspero, *ibid.* Relevons au passage l'injure suprême faite au premier peuple à avoir inventé l'écriture et à l'avoir utilisée pour retracer son histoire ; voir Lam A. M., "Africa and Writing", à paraître dans les *Actes du colloque sur la préservation des manuscrits anciens de l'Afrique*, Addis-Abeba, 17-19 décembre, 2010.

<sup>12</sup> Maspero G., *Les momies royales...*, p. 536 et 637 : « on constata que c'était une femme d'âge mûr et de taille moyenne appartenant à la race blanche ».

<sup>13</sup> Elle fut en effet, avec son mari **Ahmès**, à l'origine de l'expulsion des **Hyksos**, un groupe sémite qui avait envahi et dominé tout le nord de l'Égypte durant la *Deuxième Période Intermédiaire*, 1750-1550.

<sup>14</sup> Chantre E., *Recherches anthropologiques dans l'Afrique Orientale. Égypte*, Lyon, A. Rey et Cie, Imprimeurs, 1914, p. 70-71.

<sup>15</sup> En 1914 l'archéologue **Flinders Petrie** publia un article, "Egypt in Africa", *Ancient Egypt*, I, 1914, p. 115-127, dans lequel il faisait état de 60 traits culturels communs à l'Égypte et à l'Afrique. Ce fait indiquait que la direction choisie par **Maspero** et ses partisans pour l'origine de la civilisation égyptienne n'était pas la bonne.

<sup>16</sup> Lalouette C., *L'art et la vie dans l'Égypte pharaonique*, Paris, Fayard, 1992, p. 13-14.

Les Égyptiens cessent donc d'être totalement blancs mais la composante leucoderme est toujours dominante.

**Jean Leclant**, une personnalité clef de l'égyptologie contemporaine<sup>17</sup>, s'est intéressé de près à la question des relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. On lui doit de nombreux travaux dans ce domaine<sup>18</sup>. Dans "Problèmes archéologiques entre le Nil et le Sahara" **J. Leclant**, à l'inverse de **G. Maspero**, s'oriente vers le grand désert pour retrouver les origines culturelles de l'Égypte et reconnaît de troublantes similitudes entre celle-ci et l'Afrique<sup>19</sup>, mais reste cependant rétif aux migrations à partir de l'Égypte et en direction de l'intérieur du continent. Cela apparaît clairement à travers le passage suivant :

*« L'égyptologue comme l'africaniste tireront profit de tels travaux, à condition d'éviter avec soin deux écueils : tenir pour certitude ce qui n'est qu'hypothèse de travail ; vouloir coûte que coûte, au prix de migrations laborieusement supposées, que l'un des peuples d'Afrique Noire – celui précisément élu comme sujet d'étude – soit venu un jour, avec ses dieux et ses lois, de la prestigieuse vallée du Nil<sup>20</sup> ».*

Le propos devient moins catégorique dans le numéro zéro de la revue *Archéo-Nil* de 1990 :

*« En laissant de côté les rapprochements factices d'un point de vue linguistique, on doit souligner que les parallèles sociologiques ou idéologiques se réduisent souvent à des analogies ou s'expliquent par des convergences. Les migrations alléguées demeurent hypothétiques tant qu'elles ne peuvent s'appuyer sur aucune étape ni topographique ni chronologique. Il n'en reste pas moins que le problème des similitudes entre l'ancienne Égypte et des secteurs de l'Afrique actuelle ne saurait être éludé a priori. Même passé à travers le filtre exigeant de la critique, le bilan demeure substantiel : on a désormais de beaucoup dépassé les soixante et un exemples de rapprochement entre des objets ou des coutumes d'Égypte d'une part, d'Afrique, d'autre part, groupés en 1914 par Flinders Petrie dans son article de base d'Ancient Egypt ».*

Finalement **J. Leclant** concède que *« c'est de cet univers, où l'homme et l'animal vivaient en symbiose, que de façon lointaine procède l'Égypte des pharaons [...] C'est ainsi, à partir d'un complexe paléo-africain commun, que se serait différencié, par plusieurs mutations rapides, ce qui devait devenir la civilisation pharaonique<sup>21</sup> ».*

Comme on le voit, pour ce qui est de la culture, **J. Leclant** reconnaît que les origines lointaines de la civilisation égyptienne sont africaines. On est donc bien loin des thèses de **G. Maspero** qui classait l'Égypte parmi les civilisations orientales. Cependant, pour **J. Leclant**, c'est par l'intermédiaire du **royaume de Méroé** que le rayonnement de la

<sup>17</sup> Tour à tour professeur à Strasbourg, à la Sorbonne, à l'École pratique des Hautes Études et au Collège de France, il était, au moment de son décès intervenu le 16 septembre 2011, Secrétaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres.

<sup>18</sup> "Afrika", *Lexikon der Ägyptologie*, I, 1, 1972, colonnes 85-94 ; "Problèmes archéologiques entre le Nil et le Sahara", *Études Scientifiques*, septembre-décembre, 1972 ; *La culture des chasseurs du Nil et du Sahara*, Mémoires du CRAPE, T. XXIX, Alger, 1980, 2 vol. ; "Égypte pharaonique et Afrique", Paris, *Institut de France*, n° 10, 1980 ; "Égypte, Sahara et Afrique", *Archéo-Nil*, N° 0, 1990, p. 4-9.

<sup>19</sup> Page 90 de l'étude.

<sup>20</sup> *Ibid.*, souligné par nous.

<sup>21</sup> Leclant J., "Égypte pharaonique et Afrique", p. 8.

civilisation égyptienne se fit vers l'Afrique de l'Ouest<sup>22</sup>. Autrement dit, les similitudes culturelles entre l'intérieur du continent et l'Égypte s'expliquent par une origine commune centrée sur le Sahara avant sa désertification et une influence indirecte de l'Égypte sur l'Afrique profonde par l'intermédiaire de *Méroé*.

Qu'en est-il maintenant sur le plan "racial" ? Pour **J. Leclant** il « y a [...] une évidence première : les Égyptiens ne se sont jamais considérés eux-mêmes comme des Noirs, notant au contraire avec une délectation d'exotisme, en leurs reliefs et peintures, les particularités des gens du Sud, les Nubiens d'abord, puis, à partir du Nouvel Empire, les Nègres proprement dits<sup>23</sup> ». Voilà qui est clair, les Égyptiens ne seraient entrés en contact avec les « Nègres "vrais" »<sup>24</sup> qu'au Nouvel Empire, c'est-à-dire à partir de 1550 avant J.-C. Donc pour **J. Leclant**, non seulement les anciens Égyptiens n'étaient pas des Noirs mais ils ne seraient entrés en contact avec ceux-ci qu'au Nouvel Empire, avec la conquête des pays du sud situés le long du Nil ; donc assez tardivement si l'on considère que l'État unifié remonte au IV<sup>ème</sup> millénaire (plus précisément vers 3200 avant notre ère quand **Narmer** prend possession du nord du pays).

La réorientation amorcée par **Jean Leclant** est poursuivie par **Maurizio Damiano-Appia**. Celui-ci met, si on peut s'exprimer ainsi, "les pieds dans le plat" en reconnaissant la falsification de l'histoire de l'Égypte ancienne dénoncée depuis 1954 par **Cheikh Anta Diop**<sup>25</sup>. En effet dans son *Dictionnaire encyclopédique de l'Égypte ancienne et des civilisations nubiennes*, il écrit :

« Selon d'anciens spécialistes, les Égyptiens étaient blancs et afin de refuser à un peuple africain la paternité d'une civilisation qui jeta les bases de notre culture, on avança l'hypothèse de l'existence d'une « Race Dynastique » blanche (mésopotamienne). Aujourd'hui nous savons que cette race n'a jamais existé et que les Égyptiens étaient un peuple autochtone qui engendra sa propre civilisation tout en restant perméable (dans une moindre mesure) aux influences culturelles exercées par les peuples limitrophes<sup>26</sup> ».

Après avoir courageusement reconnu la falsification volontaire de l'histoire de l'Égypte à des fins idéologiques, **Maurizio Damiano-Appia** rejette néanmoins l'idée d'Égyptiens noirs : il qualifie de « catastrophiques » sur la réalité historique les conséquences de « certaines thèses qui visaient [...] à démontrer que les Égyptiens étaient noirs<sup>27</sup> ».

En résumé, les spécialistes occidentaux parmi les plus ouverts ne peuvent pas encore se faire à l'idée d'une Égypte noire même si la thèse d'une Égypte blanche n'est plus de mise. Les aspects culturels et géographiques moins sensibles que la question du phénotype ont quant à eux fait, comme on peut le constater, l'objet de concessions significatives de la part de ces spécialistes.

À cette vision des spécialistes occidentaux s'oppose celle de **Cheikh Anta Diop** et de tous ceux qui partagent ses analyses et conclusions. Nous avons vu *supra* que **C. A. Diop** a

<sup>22</sup> « Le rayonnement de la culture égyptienne ne peut s'expliquer sans tenir compte du rôle essentiel de Méroé qui perdure jusqu'au début du IV<sup>e</sup> siècle de notre ère », *ibid.*, p. 10.

<sup>23</sup> "Afrika", *Lexikon*, I, 1, colonnes 86-87.

<sup>24</sup> Jean Vercoutter, *L'Égypte et la vallée du Nil – Des origines à l'Ancien Empire*, Presses Universitaires de France, Collection Nouvelle Clio/L'histoire et ses problèmes, p. 39.

<sup>25</sup> Voir *Nations nègres et culture*, Paris, Présence Africaine, édition de 1979 (1<sup>ère</sup> édition, 1954), préface de 1954, p. 13-23.

<sup>26</sup> *Dictionnaire encyclopédique...*, Paris, Éditions Gründ, 1999, p. 107.

<sup>27</sup> *Ibid.*

dénoncé dès son premier livre, *Nations nègres et culture*, publié pour la première fois en 1954, la falsification de l'histoire de l'Afrique. Pour lui, les populations noires vécurent dans le Sahara jusqu'au début de sa désertification et ensuite « *selon toute vraisemblance, après le dessèchement du Sahara (-7000), l'humanité noire a d'abord vécu en grappes dans le bassin du Nil*<sup>28</sup> » jusqu'à l'invasion perse, en -525. C'est pour ces raisons que « *de tous les peuples de la terre, le Nègre d'Afrique Noire, seul, peut démontrer de façon exhaustive, l'identité d'essence de sa culture avec celle de l'Égypte pharaonique, à telle enseigne que les deux cultures peuvent se servir de systèmes de référence réciproques*<sup>29</sup> ».

Voilà pourquoi, pour **Cheikh Anta Diop**, les Égyptiens anciens ne peuvent être que des Noirs, auteurs de la civilisation égyptienne. Pour **C. A. Diop**, il y a non seulement communauté de culture originelle mais la diffusion de la civilisation égyptienne à l'intérieur du continent se fit de manière directe à partir de l'Égypte et à travers des vagues migratoires que déclenche l'insécurité consécutive à la conquête perse de -525<sup>30</sup>. Ces migrations qui peuplent l'Afrique et y dispersent la civilisation égyptienne, **C. A. Diop** en parle dès *Nations nègres et culture* à travers le chapitre VI intitulé *Peuplement de l'Afrique à partir de la vallée du Nil*. Il y revient dans *L'Afrique noire précoloniale* dont le chapitre X porte comme intitulé *Migrations et formation des peuples actuels de l'Afrique*. Il consacre en 1973 un article magistral, publié dans le Bulletin de l'IFAN, à la question des migrations : *Introduction à l'étude des migrations en Afrique Centrale et Occidentale. Identification du berceau nilotique du peuple sénégalais*<sup>31</sup>.

Dans cet article, l'auteur affirme lui-même qu'il « *s'agit de démontrer qu'à une époque relativement récente une migration partie des rives du lac Albert et des collines de Nubie (région habitée par les Nuer, Shillouk, Dinka, etc.) avait atteint le Sénégal en se glissant dans le couloir situé entre le 10<sup>e</sup> et le 20<sup>e</sup> parallèle au-dessus de l'Équateur ; tandis qu'une autre migration, partie de la même région des Grands Lacs, aurait suivi le cours du Zaïre jusqu'à l'embouchure pour s'étaler le long de la côte sans pouvoir longer celle-ci au-delà du Cameroun et du delta du Niger*<sup>32</sup> ».

Toujours d'après l'auteur, une troisième migration, plus ancienne que les deux premières, serait à l'origine des « *peuples du Golfe du Bénin, du Nigéria du sud à la Côte d'Ivoire du sud (Ibo, Yorouba, Oyo, Éwé, Akan, Agni, Baoulé, etc*<sup>33</sup>). » Cependant, dès 1960, **Cheikh Anta** se demandait s'il n'y avait pas eu de petites vagues migratoires parties du Sahara au « *Paléolithique et au Néolithique*<sup>34</sup> ».

<sup>28</sup> *L'Afrique noire précoloniale*, Paris, Présence Africaine, 1987 (1<sup>ère</sup> édition en 1960), p. 202 ; *Les fondements économiques et culturels d'un État fédéral d'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine, 1974 (1<sup>ère</sup> édition en 1960), p. 12.

<sup>29</sup> Diop C. A., *Antériorité des civilisations nègres. Mythe ou vérité historique ?* Paris, Présence Africaine, 1967, 1993, p. 12.

<sup>30</sup> « *À partir du VI<sup>e</sup> siècle avant J. C. (525, occupation de l'Égypte par Cambyse), avec la fin de l'indépendance de la grande métropole noire, les peuples africains, qui étaient jusque-là retenus dans la vallée du Nil comme par un aimant, irradiant le continent dans toutes les directions* », *Les fondements...*, p. 12.

<sup>31</sup> BIFAN, série B, T. XXXV, n° 4, 1973, p. 769-792.

cf. [www.cheikhantatiop.net/cheikh\\_anta\\_diop\\_methodologie\\_etude\\_migrations.pdf](http://www.cheikhantatiop.net/cheikh_anta_diop_methodologie_etude_migrations.pdf)

<sup>32</sup> Diop C. A., *ibid.*, 769.

<sup>33</sup> *Id.*, *ibid.*

<sup>34</sup> *Les fondements...*, p. 12.

Cette thèse s'appuie sur des évidences archéologiques<sup>35</sup> mais également sur « *des légendes selon lesquelles les Noirs viennent de l'est, du côté de la "Grande Eau", sans que celle-ci puisse désigner l'océan Indien*<sup>36</sup>. » Comme on l'a vu *supra*, dès 1960 **Cheikh Anta Diop** se demandait s'il n'y avait pas eu de petites vagues migratoires parties directement du Sahara au « *Paléolithique et au Néolithique*<sup>37</sup> ». Cette interrogation devient une certitude dans *Civilisation ou barbarie*<sup>38</sup>. À l'arrivée la thèse de **C. A. Diop** pourrait se résumer ainsi : vie commune des Africains au Sahara jusqu'à sa désertification et dans la vallée du Nil après, jusqu'à la chute du pouvoir pharaonique. L'intérieur de l'Afrique aurait été peuplé essentiellement par des vagues migratoires venues de la vallée du Nil, de l'Égypte à la région des Grands Lacs et accessoirement du Sahara préhistorique.

Donc "racialement" et culturellement, il ne saurait y avoir de différence entre Égyptiens anciens et Noirs d'Afrique. Déjà, dans la première partie de *Nations nègres et culture*, **Diop** a rassemblé « *un faisceau de faits*<sup>39</sup> » montrant que les Égyptiens étaient africains et noirs. Et le métissage tant évoqué des Égyptiens, il l'explique clairement. Sans le rejeter, il l'explique, contrairement aux égyptologues occidentaux, par le métissage progressif, surtout à partir du Nouvel Empire, des Égyptiens noirs avec des populations leucodermes de leurs possessions coloniales proche-orientales et méditerranéennes<sup>40</sup>. C'est dans ce cadre d'ailleurs qu'il replace l'origine ethnique des *Peuls* : « *Sethi I<sup>er</sup> et Ramsès II représentent officiellement ce type peul, issu des mélanges avec les étrangers du Delta et les contacts officiels des XVIIIe et XIXe dynasties avec l'étranger*<sup>41</sup> ».

On le voit, entre les égyptologues occidentaux et **Cheikh Anta Diop**, l'une des rares convergences est la vie commune, au Sahara, entre Égyptiens anciens et autres Africains<sup>42</sup>. Même là, la convergence n'est que partielle : là où **Jean Leclant** voit une rupture définitive entre les deux groupes avec la désertification du Sahara, **Cheikh Anta Diop** voit, lui, la continuation de la cohabitation dans la vallée du Nil jusqu'à la chute du pouvoir pharaonique.

Il y a également une autre convergence partielle sur la réalité du métissage des Égyptiens. Si, pour **Claire Lalouette**, ce métissage remonte au IV<sup>ème</sup> millénaire et a pour composante majoritaire l'élément leucoderme, pour **C. A. Diop** ce n'est qu'à partir du Nouvel Empire que le processus devient significatif et avec, comme composante majoritaire, l'élément noir.

Sur tous les autres points, la divergence est totale. Examinons maintenant l'apport des données de l'égyptologie mais surtout de la tradition orale à la clarification de ce débat.

---

<sup>35</sup> Voir *L'Afrique noire précoloniale*, p. 201-202.

<sup>36</sup> *Ibid.*

<sup>37</sup> Voir note 33.

<sup>38</sup> *Civilisation ou barbarie*, Paris, Présence Africaine, 1981, p. 234.

<sup>39</sup> *Antériorité des civilisations nègres...*, p. 275 pour la définition, l'application et l'importance du faisceau de faits.

<sup>40</sup> Voir *Antériorité des civilisations nègres...*, p. 155-173.

<sup>41</sup> *Antériorité des civilisations nègres...*, p. 161, note 1 et planches "Groupe VIII : la naissance du type peul à partir de la XVIIIe et de la XIXe dynasties par suite du métissage consécutif à la conquête de l'Asie et à l'invasion des *Peuples de la Mer*"; voir aussi Robins G., *Women in Ancient Egypt*, Londres, The British Museum Press, 1996, 2<sup>ème</sup> édition, chapitre intitulé "Diplomatic Marriages of the King", p. 30-36 ; Lam A. M., "La polygamie : réalités, causes, manifestations et conséquences en Afrique noire depuis l'Égypte ancienne", *ANKH*, n° 16, 2007, p. 43-71.

<sup>42</sup> Voir aussi *Dossier pour la Science, L'Égypte à la croisée des mondes*, n° 80, Juillet-Septembre 2013.

### 3. L'arbitrage des données égyptologiques et orales

#### 3.1. L'égyptologie donne tort aux spécialistes occidentaux sur la question de la "race"

Sur l'origine des Égyptiens et leur appartenance raciale, tous les faits dont on dispose aujourd'hui sont convergents. Nous n'en prendrons que quelques-uns pour étayer notre propos. **Hérodote** (484 - 420 avant J.-C.), le père de l'histoire qui visita l'Égypte au V<sup>ème</sup> siècle, sous l'occupation perse, affirma que les riverains du Nil avaient la peau noire et les cheveux crépus<sup>43</sup>. Un autre auteur ancien grec, **Diodore de Sicile** (90-20) qui visita le pays quelques siècles après **Hérodote**, affirma que les Égyptiens n'étaient qu'une colonie d'Éthiopiens venus s'installer en Égypte<sup>44</sup>.

Les Égyptiens eux-mêmes se sont prononcés à travers un certain nombre d'expressions de leur langue sur leur origine géographique et raciale. Pour l'origine géographique, nous avons en effet *t3 ntr* "le pays de Dieu" et *t3 3hw* "le pays des esprits, des ancêtres" qui désignaient le sud. Nous savons également que les Égyptiens s'orientaient vers le sud car *imnty* signifie à la fois "la droite" et "occidental"<sup>45</sup> et les deux expressions précédentes expliquent pourquoi le point cardinal le plus important pour les Égyptiens était le sud.

Pour ce qui est de l'appartenance raciale, contrairement à l'affirmation de **J. Leclant** rappelée *supra*, les Égyptiens se sont toujours considérés comme des Noirs. En effet le tableau des "races" de la tombe de **Ramsès III**, relevé par l'égyptologue allemand **K. Lepsius**, confirme la négritude des Égyptiens mais aussi leur parenté avec les Éthiopiens puisque les deux personnages qui les représentent sont peints en noir à l'inverse des deux autres personnages de la composition rendus en rouge pour représenter l'Asiatique et l'Indo-Européen<sup>46</sup>.

Confirmant et complétant le tableau des "races", le nom le plus emblématique que les Égyptiens eux-mêmes s'étaient donné,  *Kmt*<sup>47</sup>, "les Noirs" en traduction littérale (en fait la plus fidèle) est suffisamment explicite sur la manière dont ils se percevaient en matière de phénotype.

Commentant un tableau similaire à celui de la tombe de **Ramsès III** le père de l'égyptologie, **Jean-François Champollion**, écrivit dans une de ses lettres d'Égypte :

*« 4<sup>e</sup> enfin (et j'ai honte de le dire, puisque notre race est la dernière et la plus sauvage de la série) les Européens, qui à ces époques reculées, il faut être juste, ne faisaient pas une trop belle figure dans ce monde. Il faut entendre ici tous les peuples de race blonde et à*

<sup>43</sup> Hérodote, *Histoires*, II, 104.

<sup>44</sup> Diodore de Sicile, *Bibliothèque historique*, III, 3, 3.

<sup>45</sup> Voir, entre autres, Faulkner R. O., *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, Oxford, Griffith Institute, 1976, p. 21 ; Bonnamy Y. et Sadek A., *Dictionnaire des hiéroglyphes*, Paris Actes Sud, 2010, p. 57.

<sup>46</sup> Voir Lepsius K., *Denkmäler aus Aegypten und Aethiopien. Ergänzungsband*, Berlin Nicolaische Buchhandlung, 1849, planche 48. Pour un document plus facile d'accès, Diop C. A., *L'antiquité africaine par l'image*, Paris Présence Africaine, 1998, figure 8, p. 87.

<sup>47</sup> Erman A., Grapow H., *Wörterbuch der Ägyptischen Sprache*, Berlin Akademie Verlag, 1971, V, 127, 18-19 ; Faulkner R. O., *A Concise Dictionary of Middle Egyptian*, p. 286 ; Bonnamy Y. et Sadek A., *Dictionnaire des hiéroglyphes*, p. 679 ; Diop C. A., *Parenté génétique de l'égyptien pharaonique et des langues négro-africaines*, Dakar, Les Nouvelles Éditions Africaines/IFAN, 1977, p. 92.

*peau blanche, habitant non seulement l'Europe, mais encore l'Asie, leur point de départ*<sup>48</sup> ».

Cela signifie que les anciens Égyptiens ne peuvent absolument pas être comptés dans la catégorie des Blancs comme l'affirme **G. Maspero**. Les traditions africaines qui vont suivre, nous confirment qu'ils venaient d'Afrique et étaient des Noirs comme eux-mêmes se sont représentés et nommés.

### 3.2. Les traditions orales confirment les travaux de Cheikh Anta Diop

**Cheikh Anta Diop** a été l'un des tout premiers Africains à contester la classification raciale établie par les égyptologues occidentaux. L'intitulé de sa thèse complémentaire enregistré en 1951 « *Qu'étaient les Égyptiens prédynastiques ?* » ne laisse aucun doute à ce sujet. À partir de ce moment, il s'attacha méthodiquement à fournir une argumentation scientifique digne d'éloges et propre à combattre la falsification de ce point particulier de l'histoire de l'humanité<sup>49</sup>. Mais rapidement, le rouleau compresseur idéologique fut mis en marche : **C. A. Diop** voulait prendre sa revanche sur le colon en donnant aux Africains une histoire glorieuse qu'ils n'ont jamais eue. Ainsi en disant que les Égyptiens étaient noirs et appartenaient à l'Afrique, **C. A. Diop** aurait agi en idéologue pour doper les futurs États africains en vue de la lutte pour l'indépendance<sup>50</sup>. Ce procès d'intention grossier a encore de nos jours ses adeptes<sup>51</sup>.

L'accumulation, depuis plusieurs décennies, des résultats des recherches archéologiques et égyptologiques confirmant la pertinence scientifique de l'orientation des travaux de **Cheikh Anta Diop** est un fait digne d'intérêt.

Parmi ces recherches, celles relatives aux traditions africaines éclairent sous un jour nouveau les relations entre l'Égypte et le reste de l'Afrique noire. En effet, les traditions orales africaines présentent l'intérêt de ne refléter que la mémoire collective des populations concernées.

Le traditionaliste **Yoro Dyâo** parle bien de six migrations qui ont quitté l'Égypte et qui ont peuplé la Sénégambie<sup>52</sup>. Dans l'esprit de **Yoro Dyâo**, les Égyptiens et ces Africains ne pouvaient appartenir qu'à la même "race". Même quand en parlant de la migration *Tourmis* il affirme qu'elle était composée de Blancs, vérification faite, on se rend compte qu'il s'agissait en réalité de *Peuls* et de *Mandingues*. Là, **Yoro Dyâo** s'aligne manifestement sur les thèses des spécialistes contemporains comme **Maurice Delafosse**, auteur de la fameuse théorie judéo-syrienne sur les *Peuls*<sup>53</sup>. **Yoro Dyâo** ne fait en fait qu'anticiper les dires de

<sup>48</sup> Champollion J.-F., *Lettres écrites d'Égypte et de Nubie en 1828 et 1829*, In Libro Veritas, collection Correspondances (document PDF), p. 133. C'est nous qui soulignons.

<sup>49</sup> Voir Diop Cheikh M'Backé et Diongue Mariétou, "Cheikh Anta Diop : jalons biographiques", in Obenga T., *Cheikh Anta Diop, Volney et le Sphinx*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1996, p. 450 ; à l'époque, il fallait être très conscient et très courageux pour poser une telle question.

<sup>50</sup> Leclant J., "Afrika", *Lexikon der Ägyptologie*, I, 1, colonne 86.

<sup>51</sup> L'Herbette J.C. et L'Herbette-Jaillard I., "Pré-dynastique et Arts Premiers. Multiples aspects d'une comparaison", in *Archéo-Nil*, N° 22, 2012, p. 16.

<sup>52</sup> "Les six migrations venant de l'Égypte auxquelles la Sénégambie doit son peuplement" in Delafosse M. et Gaden H., *Chroniques du Foûta sénégalais*, Paris, E. Leroux, 1913, p. 123-131.

<sup>53</sup> *Haut-Sénégal-Niger*, Paris Maisonneuve/Larose, 1912. **Yoro Dyâo** ayant fréquenté l'École des Otages, pouvait accéder à la documentation rédigée en français et se laisser influencer par les africanistes ; pour sa biographie, voir Rousseau R., "Le Sénégal d'autrefois. Étude sur le Oualo.

**Cheikh Anta Diop** sur les Égyptiens et les *Peuls*, à savoir que le métissage égyptien est un métissage en éventail, c'est-à-dire qui est allé en s'accroissant mais qui n'a cependant jamais bouleversé les fondamentaux raciaux de cette population. Quant aux *Peuls*, il affirme que leur phénotype particulier (une peau plus claire et des traits plus fins) s'explique précisément par ce fameux métissage en éventail de la population égyptienne. Le phénotype peul et tous les autres qui lui sont proches seraient le fruit et le témoignage de l'intégration par une population égyptienne noire d'éléments leucodermes en situation de minorité ethnique<sup>54</sup>. Nous y reviendrons.

Donc en écrivant que « *les Ouoloffs sont les croissants résidus réciproques ou croisés avec une ou plusieurs légions des émigrants d'Égypte des habitants du grand et mystérieux continent de l'Atlantide*<sup>55</sup> » ou que « *l'opinion générale en toute la Sénégambie est que notre contrée doit son peuplement à des migrations de l'Égypte desquelles descendent toutes ses populations*<sup>56</sup> », **Yoro Dyâo** laisse clairement entendre qu'Égyptiens et Africains n'étaient pas différents racialement et même culturellement puisque les *Sérères* sont attachés « *à une sorte d'idolâtrie particulière dans laquelle de sensibles traces de l'ancienne mythologie égyptienne se fait [sic] sentir*<sup>57</sup> » ; ce qui signifie que leur religion dérivait de la religion égyptienne.

Les traditions des *Songhay* confirment également l'origine égyptienne de ceux-ci et la négritude des Égyptiens. En effet dans son livre *Tombouctou la mystérieuse*, **Félix Dubois** écrit à ce sujet :

« *Puis demandant d'où venaient ses pères, c'était invariablement le même geste. Un branle-bas se faisait dans les blancheurs largement drapées qui servaient de vêtement au document humain. Le bras droit se levait. Et bientôt on voyait, émergeant noire des blanches draperies, une main pointer vers le ciel et sans hésitation, indiquer la direction des blancheurs pourprées*<sup>58</sup> ».

**Félix Dubois** pense que l'est ne peut désigner que la vallée du Nil et plus précisément l'Égypte car la ville de **Kokia**, située au bord d'un grand fleuve, ne pouvait se trouver que dans la vallée du Nil, dans un pays voisin voire vassal de l'Égypte<sup>59</sup>.

Une autre tradition songhay exploitée par **Félix Dubois** prouve que les *Songhay* étaient bien originaires d'Égypte car « *enfin, près de Gao que nous avons désigné comme débouché des émigrants sur le Niger, dans le pays de Bourroum, une tradition locale rapporte l'arrivée*

Cahiers de Yoro Dyâo", Dakar, *Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'AOF* (BCEHS), T. XII, janvier-juin, 1929, p. 131-211 (133-138 pour la biographie).

<sup>54</sup> *Antériorité des civilisations nègres...*, édition de 1967, p. 161-162, note 1 et planches "Groupe VIII" ; *L'unité culturelle de l'Afrique noire*, 1960, 1982, p. 117 ; *L'antiquité africaine par l'image*, commentaire de la figure n° 8, p. 87.

<sup>55</sup> Rousseau R., "Le Sénégal d'autrefois. Seconde étude sur le Cayor (Cahiers de Yoro Dyâo)", *Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'AOF*, T. XVI, avril-juin, 1933, p. 237-298 et p. 126 pour la citation.

<sup>56</sup> Rousseau R., "Le Sénégal d'autrefois. Étude sur le Oualo. Cahiers de Yoro Dyâo", Dakar, *Bulletin du Comité d'Études Historiques et Scientifiques de l'AOF* (BCEHS), T. XII, janvier-juin, 1929, p. 169-170 et note 1 de ces pages.

<sup>57</sup> Rousseau R., "Le Sénégal d'autrefois. Étude sur le Oualo. Cahiers de Yoro Dyâo", p. 169-170, note 1 de ces pages.

<sup>58</sup> Dubois F., *Tombouctou la mystérieuse*, Paris, E. Flammarion, 1897, p. 104 (souligné par nous).

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 108.

en ces lieux d'un pharaon d'Égypte : il ne s'agissait probablement de personne d'autre que de Dialliaman ou du chef de la migration songhoi<sup>60</sup> ».

Et critiquant **Barth** qui « ne croit [donc] qu'aux influences de l'Égypte, non à un apport direct et laisse croire que les traces de la civilisation pharaonique sont venues par le canal de la religion musulmane ! », **Félix Dubois** relève avec pertinence que « l'intensité des relations entre les vallées du Nil et du Niger malgré l'énorme distance qui les sépare indique [d'autre part] un apport direct. Le courant qui va de l'Égypte au Soudan, si violent et si persistant jusqu'au XVI<sup>e</sup> siècle, représente autre chose qu'une simple voie commerciale : il traduit la route d'un exode<sup>61</sup> » ; et de souligner que l'Islam n'a pas pu apporter ces influences qui renvoient à l'ancienne Égypte plutôt qu'à l'Égypte musulmane<sup>62</sup>. Dans l'esprit de **Félix Dubois**, il n'y a pas de différence phénotypique entre les Égyptiens anciens et les Songhay ; l'atteste la noirceur – sur laquelle il insiste d'ailleurs – de son informateur cité ci-dessus.

Certaines croyances égyptiennes relatives à l'origine aquatique des bovidés sont manifestes à travers le séjour à *Nilopolis*, c'est-à-dire la ville du Nil en grec, de l'**Apis** identifié par les prêtres<sup>63</sup>. Ces croyances se retrouvent également chez les *Fulbe*. En effet certaines traditions rapportées par **Boubou Hama** ne laissent aucun doute à ce sujet : « il y a 2500 ans environ que les bœufs et les sauterelles prenaient naissance dans une étendue d'eau appelée *Milia* et situés à l'est<sup>64</sup> » Et *Milia* ne peut pas être la *mer Rouge* car les bœufs en question ont été apprivoisés grâce au natron<sup>65</sup>, sel dont ils n'auraient pas été en manque s'ils étaient sortis d'une eau salée comme la *mer Rouge*. *Milia* ne peut donc être que le Nil, d'autant plus qu'une autre tradition affirme ceci : « Ce fut un nommé *Oumarou Bernaoua* qui trouva le premier bœuf blanc dans le *Bahar Nilli* (eau blanche comme du lait qui coule à travers le *Bahar-Mallia* ou *Bahar-Malli*). Il conquit ce bœuf blanc par le même procédé qu'employa *Yacouba* pour attirer ses bœufs, c'est-à-dire l'emploi du natron<sup>66</sup> ». *Nilli* étant ainsi une variante de réalisation de *Nil*, *Milia* correspond vraisemblablement à l'égyptien *Mriw* qui est le nom de la déesse de l'inondation<sup>67</sup>. Une confusion entre l'inondation et la déesse de l'inondation est ici fort probable.

Si les vaches sont d'origine nilotique, que devient alors l'autre thèse qui affirme que c'est **Ilo** qui a ramené les vaches aux *Fulbe* ? Faut-il l'écarter définitivement ? Il semble que non car, en anticipant un peu, on peut dire que nous sommes en présence d'une seule et même thèse. Et effet **Ilo** signifie “crue” et est tout simplement une contraction de *ilam*. Il pourrait également signifier “l'homme de la crue”.

Dans les deux cas, il est question de la crue, de l'eau. Donc dire que c'est **Ilo** qui a ramené les vaches et affirmer l'origine aquatique et nilotique des bovins sont une seule et même chose. Ainsi *Milia*, le fleuve d'où sont sorties les vaches étant le Nil, **Ilo** correspond sans aucun doute aux différents termes égyptiens désignant une de ses branches, son cours tout

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 111.

<sup>61</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>62</sup> *Ibid.*, p. 112.

<sup>63</sup> *Diodorus of Sicily*, with an English translation by C. H. Oldfather, Harvard University Press, 1946, I, 85, 2.

<sup>64</sup> In Boubou Hama, *Contribution à la connaissance de l'histoire des Peuls*, Paris, Présence Africaine, 1968, p. 57.

<sup>65</sup> Boubou Hama, *ibid.*, p. 58.

<sup>66</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 60.

<sup>67</sup> Budge E. A. W., *An Egyptian Hieroglyphic Dictionary*, New York, Dover Publications, Inc., 1920, 1978, p. 308, a.

entier ou son extension maximale, la crue. Il s'agit de *iwr* ʕ3, *ir* ʕ3, *ir* ou *irm*. En effet Νείλος, forme grécisée<sup>68</sup> de *n3 i(t) rw ʕ3* qui a donné Nil, montre bien qu'**Ilo** doit logiquement correspondre au terme sans l'article *n3* c'est-à-dire ἰλος. **En supprimant le ʕ (s) qui est un indice de classe, on voit clairement que Nil et Ilo ont la même étymologie. En d'autres termes, Nil et Ilo sont une seule et même chose.**

Les faits que voilà montrent que les origines du premier **Ilo** ne sont pas à rechercher sur les rives du *Niger* comme le pensent certains spécialistes<sup>69</sup>, tout au plus s'agirait-il d'un transfert de contexte et de faits qui ont eu initialement lieu au bord d'un grand fleuve qui donna, il est vrai, son nom aux fleuves d'Afrique occidentale<sup>70</sup> (Sénégal et Niger). Ainsi, le mythe de l'origine aquatique des vaches confirme l'origine égyptienne des *Fulbe*.

Il n'est donc pas étonnant que d'autres traditions peules, rapportées par **Amadou Hampaté Ba** dans son ouvrage *Njeddo Dewal*, situent le pays mythique des *Peuls*, **Héli-e-Yooyo**, dans la vallée du Nil, entre **Habasi** et **Misra**, c'est-à-dire entre l'Éthiopie et l'Égypte. Une lecture plus serrée d'une des notes complémentaires de *Njeddo Dewal* sur le « *nénuphar des ancêtres* » montre qu'en dernière analyse, **Héli-e-Yooyo** était superposable à l'Égypte. En effet la légende fait invoquer aux *Siltiguis* le « "*nénuphar des ancêtres*" dont les semences ont été apportées d'Égypte par des diasporas anciennes. Les femmes de Héli et Yooyo portaient au cou une guirlande de fleurs de nénuphar et ornaient les tresses de leurs cheveux avec cette fleur<sup>71</sup> ». C'est le lieu de rappeler que les *Peuls* dont le métissage voire la leucodermie est montée en épingle se donnent une origine nègre car d'après un de leurs mythes, celui des trois frères relatif à la conquête de la vache, ils se donnent pour frères le *Labbo* (boisselier) et le *Bammbaado* (griot-guitariste) dont la négritude ne fait aucun doute<sup>72</sup>.

Ces faits donnent encore une fois raison à **Cheikh Anta Diop** sur le phénotype peul fruit d'un métissage intervenu en Égypte à partir du Nouvel Empire.

Ce ne serait pas seulement les *Songhay* et les *Peuls* qui seraient venus d'Égypte car d'après **Youssou Tata Cissé**, « à propos de l'origine de la plupart des clans de ce pays [Mali], de leurs migrations du pays qu'on appelle Korotoumou ba, le fleuve de Korotoumou<sup>73</sup> qui serait le Nil ou la mer Rouge, nous disposons de toute une série de traditions déjà enregistrées. Par ailleurs les mythes relatifs à certains animaux du panthéon malien actuel tels que le vautour, le serpent, le scarabée, l'aigle, etc. rappellent étrangement l'histoire des animaux sacrés de l'Égypte des pharaons<sup>74</sup> ». Et **Wa Kamissoko** de renchérir que « selon la tradition, l'institution de la justice et l'application des peines remontent au règne des pharaons » ; que le souverain égyptien avait une balance pour peser les actions de ses sujets et avait « pour allié *Dougadafolo*, l'ancêtre des vautours qui l'accompagnait partout et qui gardait la balance de la justice<sup>75</sup> ».

<sup>68</sup> Voir Luft Ulrich « Νείλος... » in *Mélanges Kákosy, Studia Aegyptiaca*, XIX, 1992, p. 406-407.

<sup>69</sup> Ndongo S. M., *Le fantang. Poèmes mythiques des bergers peuls*, Paris, Karthala, 1986, p. 99-111.

<sup>70</sup> Lam A. M., « Égypte ancienne et Afrique Noire : autour de l'eau », *Ankh*, n° 6/7, 1997/1998, p. 68.

<sup>71</sup> Note complémentaire n° 6, p. 141-142.

<sup>72</sup> Voir Ndongo S. M., *Le fantang. Poèmes mythiques des bergers peuls*, p. 43-85, 95-98 et *passim*.

<sup>73</sup> Sur le rapprochement Korotoumou/\**Krty mw*, voir Lam A. M., *Les chemins du Nil. Les relations entre l'Égypte ancienne et l'Afrique Noire*, Paris, Présence Africaine, 1997, p. 59-61.

<sup>74</sup> In *Actes du colloque de Bamako...*, p. 34.

<sup>75</sup> Wa Kamissoko, in *Actes du colloque de Bamako...*, p. 33.

Encore une fois, dans l'esprit des traditionnistes maliens, il n'y avait pas de différence phénotypique entre les anciens Égyptiens et les populations en question. Si tel était le cas, l'impossibilité de l'origine égyptienne aurait été relevée.

Les *Soninkés* aussi affirment venir d'Égypte. L'une de leurs traditions commence par ces termes : « *Une fois sortis d'Égypte, les Sarakollé habitèrent Sawkin dont le fondateur s'appelle Yugu Dungussé*<sup>76</sup> ... ». Cependant, c'est une autre tradition soninké qui clarifie de manière définitive la question de l'appartenance raciale des anciens Égyptiens. Voilà pourquoi nous nous appesantirons sur l'histoire de **Dijaa**, l'ancêtre supposé des *Soninkés*, et de son fils **Jaabe Siise**, le fondateur de **Koumbi**.

« *Dinga, dit kare (traduit par "l'ancien, le patriarche") est né en Égypte à Sonna, nom que les Soninké donnent à Assouan, et était d'une famille originaire d'une région nommée Hindi ou Finndi (traduit par Inde). Dinga était un noir, chasseur et guerrier. Il épousa dans la région de Sonna une femme à peau claire*<sup>77</sup> *nommée Fatou Ganessi. Mais cette union, considérée comme un métissage, ne pouvait permettre à ses enfants d'accéder à la chefferie. Ainsi, Dinga, actif et curieux mais insatisfait de son statut social dans sa région d'origine, ayant donné naissance à des métis qui ne pouvaient exercer le pouvoir en ces lieux, se lança-t-il dans des aventures guerrières [...] Dinga n'était pas un wage, terme qui désigne les "nobles", soit les descendants de ses fils qui ont créé l'empire du Wagadou. Mais c'était un "guerrier intrépide" un "chef courageux". Sa chefferie originelle à Sonna (Assouan) était importante, mais non comparable à celle qu'instaura Diabé au Wagadou en devenant Kaya Maga*<sup>78</sup> ».

Que nous apprend la tradition de *Yérééré* ?

1. **Dijaa** est né en Égypte, à Assouan et était noir ;
  2. Il a épousé une femme blanche et eu des enfants métissés ;
  3. Ses enfants, du fait de leur métissage, ne pouvaient pas accéder à la chefferie.
- Que retenir ?

À l'époque de **Dijaa** il y avait des Blancs en Égypte mais ces Blancs étaient exclus du pouvoir puisque même les métis l'étaient alors que les Noirs, comme **Dijaa**, l'exerçaient le plus naturellement du monde. Ici une critique vigilante des données de la tradition permet de conclure qu'à l'époque de **Dijaa**, des mesures discriminatoires excluaient du pouvoir politique tous les éléments de la société dont la négritude était discutable. On peut donc en conclure que les Égyptiens devaient être, globalement parlant, des Noirs ; autrement, la mesure relevée ci-dessus n'aurait aucun sens. Donc la tradition de *Yérééré* confirme, à travers ce « *fait singulier*<sup>79</sup> » de **Dijaa**, la négritude des anciens Égyptiens, déjà établie à travers tous les faits que nous avons analysés.

Mais pour bien comprendre l'exclusion des métis, il faut rappeler qu'au Nouvel Empire, après la conquête ou la domination d'une bonne partie du Proche-Orient et des îles

<sup>76</sup> Kane O., *Le Fuuta-Toro des Satigi aux Almaami (1512-1807)*, thèse de Doctorat ès Lettres, Université de Dakar, 1986, T. III, p. 962-971 pour toute l'histoire.

<sup>77</sup> Blanche en réalité si on considère la suite de l'histoire qui parle de métis. Et comme **Dijaa** était noir, sa femme ne pouvait donc être que blanche.

<sup>78</sup> Dieterlen G. et Sylla D., *L'empire de Ghana. Le Wagadou et les traditions de Yérééré*, Paris Karthala/Arsan, 1992, p. 48 et 51.

<sup>79</sup> Que C. A. Diop définit comme suit : « *Le fait concret, irréductible, singulier, privilégié qui ne se déduit pas et qui ne peut pas être le fruit du hasard* », *Antériorité...*, p. 201.

orientales de la Méditerranée, les Pharaons égyptiens avaient pris l'habitude d'épouser des princesses asiatiques blanches. C'est cette pratique que **Gay Robins** appelle, dans un chapitre de son livre intitulé *Women in Ancient Egypt*, "Diplomatic Marriages of the King"<sup>80</sup>.

On constate que **Thoutmosis III** et **Ramsès II** semblent avoir été les champions de cette pratique<sup>81</sup>. On peut imaginer que dès lors la famille royale et toutes celles des grands dignitaires d'ailleurs vont avoir leurs métis<sup>82</sup>. On sait que l'un des fils de **Ramsès III** dont la mère était d'origine syrienne a été l'un des protagonistes de la tentative de coup d'État dont fut victime ce pharaon et qui se termina par un procès retentissant qui frappa durement l'élite de l'époque<sup>83</sup>. Mais c'est surtout l'avènement de **Ramsès IV**, le fils de la Syrienne<sup>84</sup>, dans une atmosphère de règlement de comptes (voir note précédente) qu'il est intéressant de relever car c'est la défaite du camp nationaliste ou des tenants de la « pureté de sang<sup>85</sup> ». On peut comprendre dès lors que des mesures de sauvegarde soient prises pour éviter de nouvelles percées des métis.

C'est le moment de revenir sur les *Peuls*. **Yoro Dyâo**, parlant de la migration de *Tourmis*, affirme que celle-ci était composée de Blancs. En fait de Blancs, il s'agit en réalité de *Peuls* et de *Mandingues* dont la carnation est plus claire que celle des autres Noirs. En classant ces deux groupes comme blancs, **Yoro Dyâo** reflète manifestement l'opinion des africanistes de l'époque parmi lesquels certainement **Maurice Delafosse**, avec sa fameuse thèse judéo-syrienne. *Haut-Sénégal-Niger*, ouvrage dans lequel est défendue cette thèse, remonte à 1912 et *Chroniques du Foûta sénégalais* dans lequel se trouve le texte de **Yoro Dyâo** est publié en 1913. **Yoro Dyâo** en en faisant des Blancs, donne un poids réel à la thèse de **Cheikh Anta Diop** sur les *Peuls*, à savoir qu'ils sont le fruit des métissages entre des Égyptiens noirs et des Blancs en situation de minorité ethnique.

Si les anciens Égyptiens avaient été des Blancs, le phénotype des *Peuls* aurait été encore plus proche de celui des Blancs. Or, jusqu'à la chute du pouvoir pharaonique, les anciens Égyptiens se sont perçus comme des Noirs et ont été perçus comme tels par leurs contemporains. Autrement dit, le métissage incontestable des anciens Égyptiens, surtout pendant et après le Nouvel Empire, n'a jamais modifié de manière significative leur négritude.

<sup>80</sup> Londres, The British Museum Press, 1996, p. 30-36.

<sup>81</sup> Robins G., *Women in Ancient Egypt*, p. 30-36 ; Lalouette C., *L'empire des Ramsès*, Paris, Fayard, 1985, p. 132-139 ; Desroches-Noblecourt C., *La femme au temps des Pharaons*, Paris, Stock/Laurence Pernoud, p. 48-50.

<sup>82</sup> D'après C. Desroches-Noblecourt, in *La femme au temps des Pharaons*, p. 49-50, **Siptah** (pharaon de la XIX<sup>ème</sup> dynastie) serait le fils de **Soutailja** de souche asiatique.

<sup>83</sup> Voir Lalouette C., *ibid.*, p. 336 ; Vernus P., *Affaires et scandales sous les Ramsès*, Paris, Pygmalion/Gérard Watelet, 1993, chapitre V, p. 141-158 ; Redford Susan, *The Harem Conspiracy. The Murder of Ramesses III*, Northern Illinois University Press, 2008, p. 23-25 (liste des personnalités impliquées, assortie des accusations, des verdicts et des sentences).

<sup>84</sup> Jehon Grist, "The Identity of the Ramesside Queen Tyti" *The Journal of Egyptian Archaeology*, 71 (1985), p. 71-81, pense que c'est une certaine **Tyti** la vraie mère de **Ramsès IV** ; thèse que ne partage pas **Susan Redford** dans *The Harem Conspiracy...*, p. 38 et tableau p. 48, qui tranche pour la reine **Isis**. L'article de **Mark Collier et alii**, "P. BM EA 10052, Anthony Harris, and Queen Tyti", *The Journal of Egyptian Archaeology*, 96 (2010), p. 242-247, ne démontre pas de manière indiscutable que **Ramsès IV** était bien le fils de **Tyti** ; il établit tout au plus, avec plus de crédibilité, que celle-ci était une des épouses de **Ramsès III**.

<sup>85</sup> En effet à en croire **C. Desroches-Noblecourt**, c'est la grande Épouse royale, fonction traditionnellement tenue par une Égyptienne de souche, qui devait transmettre le sang royal ; voir *La femme au temps des Pharaons*, Paris, Stock/Laurence Pernoud, p. 57-59.

La tradition orale apporte également des réponses à **Jean Leclant** qui doute de l'existence des migrations faute d'un jalonnement topographique et chronologique, qui dans son esprit, serait impossible à trouver ; et c'est pour lui donner tort.

Si nous regardons de près le texte de **Yoro Dyâo**, nous constatons qu'il donne des noms importants en parlant des migrations *Dyahogo* (Jaa-oogo) *Manna*, *Toñjonoj* et *Tourmis*.

Dans la première, le passage intéressant est celui-ci : « *On dit que le roi d'Égypte sous lequel eut lieu cette migration se nommait Pathé Lamine. Ces deux noms réunis ou pris isolément sont d'un emploi fréquent chez les Sossé (Mandingues), les Malinké, les Peuls, les Khassonké, les Sarakhollé ; ils sont d'un emploi moins fréquent chez les Wolof*<sup>86</sup> ».

Dans la deuxième, c'est le passage suivant qu'il faut retenir : « *Sossé Touré était le roi d'Égypte dont les vexations furent cause de cette migration*<sup>87</sup> ». **Yoro Dyâo** nous apprend dans un autre passage concernant la migration *Toñjonoj* que « *Cette migration fut plus importante que les précédentes*<sup>88</sup>. *Elle s'empara sans coup férir de tous les droits des fari. Farang, qui fut le titre de leurs souverains, était aussi celui du roi d'Égypte qui les avait forcés à l'expatriation par des corvées incessantes auxquelles il les astreignait*<sup>89</sup> ».

Pour la dernière migration retenue pour illustrer notre propos, **Yoro Dyâo** écrit : « *Cette migration, causée comme les précédentes par les exigences du Farang d'Égypte, fut plus petite que les précédentes. Elle se composait de Blancs formant deux groupes de races différentes mais étroitement d'accord dans toutes les questions d'intérêt commun. Tourmis était un homme d'une beauté de formes remarquable ; il appartenait au groupe le plus nombreux, qui se composait de Peuls*<sup>90</sup> ».

**Pathé Lamine** dont **Yoro Dyâo** lui-même nous dit que c'est un nom composé d'éléments qui peuvent être séparés et **Sossé Touré** trouvent bien des parallèles en Égypte à travers le nom d'un corégent de la XXX<sup>ème</sup> dynastie, *P3 di Imn*, qui vécut vers 380 av. J.-C.<sup>91</sup>, et celui que **Darius** prit lors de son couronnement, *Stwt R<sup>c</sup>*, "celui qui a été donné par Amon" et qui est passé en grec sous la forme de Πετεαμουνης, avec deux parties visibles : Πετεης et Αμουνης<sup>92</sup>. Comme nous savons que **Pathé Lamine** se compose également de deux éléments : **Pathé** et **Lamine**, et que **Lamine** est le fruit de la contraction de **El Amine**, avec la suppression de l'article **El**, nous retrouvons **Amine**. Les correspondances Πετε/Πετεη et **Pathé** d'un côté, Αμουνη et **Amine** d'un autre côté semblent plausibles. Dans ces conditions, le parallèle grec aidant, il est possible que *P3 di Imn* ait donné **Pathé Lamine**.

Quant à l'identification *Stwt R<sup>c</sup>* (prononcer Sétout Rê)/**Sossé Touré**, ce sont les exactions rapportées par **Yoro Dyâo** comme motifs des migrations et celles effectivement commises

<sup>86</sup> Yoro Dyâo, "Les six migrations venant de l'Égypte...", p.126.

<sup>87</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 127.

<sup>88</sup> C'est-à-dire les migrations **Jahogo** et **Manna**. Il est intéressant de noter que, du fait de la dégradation des conditions de vie, les migrations deviennent de plus en plus importantes.

<sup>89</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 127.

<sup>90</sup> *Id.*, *ibid.*, p. 128.

<sup>91</sup> Si, comme nous le pensons, les premières migrations eurent lieu sous les *Perses*, cette date serait trop basse. Cependant l'existence d'un autre **Padimen** n'est pas à exclure. Il se peut aussi que **Yoro Dyâo** ait interverti l'ordre des migrations. Dans tous les cas, nous tenons avec ce nom un jalon anthroponymique.

<sup>92</sup> Voir Ranke H., *Die Ägyptischen Personennamen*, Gluckstad, J. J., Augustin, 1935-1952, 2 vol. ; pour le renvoi, I, p. 121, n° 23 et II, p. 355.

par les premiers pharaons d'origine perse, et qui nous sont parvenues<sup>93</sup>, qui la rendent encore plus vraisemblable.

Que dire des noms *Diahogo*, *Manna* et *Tourmis* de **Yoro Dyâo** ? Nous savons là encore que la première dynastie du *Tékrou*<sup>94</sup> fut bien celle des **Jaa-oogo**, la deuxième celle des **Manna** et que les **Laam-Termès**, c'est-à-dire les rois du *Termès* (chaînes de plateaux au sud de la Mauritanie) font également partie des dynasties de ce même *Tékrou*.

Quant à *Farang*, ce titre ou nom n'est qu'une variante de *Fari* qui renvoie lui-même à l'égyptien *Prꜣ* "Grande maison" qui a donné comme on le sait le terme français "pharaon". Ce sont donc là encore d'autres jalons anthroponymiques.

Si **J. Leclant** connaissait les traditions orales africaines, il aurait bien vu que **Sawkin**, évoqué dans l'une des traditions des *Soninkés* abordées ci-dessus, est bien un jalon toponymique entre l'Égypte et les pays actuels des *Soninkés* mais il y a mieux : **R. Rousseau** qui a publié les fameux "cahiers" de **Yoro Dyâo** nous donne dans l'étude consacrée au **Oualo**<sup>95</sup> par celui-ci, un passage (où il revient sur la migration *Dyahogo*) d'un intérêt certain :

« *La race Gnlé aurait été engendrée comme suit : il se trouva dans l'immigration Dyahogo partant de l'Égypte pendant son long séjour dans un endroit du désert (peut-être l'oasis de Titt où elle se fixa très longtemps), un homme gravement malade durant très longtemps et qui mourut*<sup>96</sup> ... »

Dans ce passage **Yoro Dyâo** nous apprend que la migration *Dyahogo* est passée par le désert, précisément à un endroit appelé **Tit**. Si ce toponyme existe, nous tenons un jalon d'une grande importance. La carte de l'Afrique au 1/5000 000 établie par l'IGN (*Institut Géographique National*) en 1929 présente deux toponymes **Tit** dont les coordonnées sont les suivantes : 1° 29' 20'' E et 26° 52' 39'' N pour le premier et 5° 10' E et 22° 59' N pour le second. Les deux **Tit** se trouvent ainsi dans le Sud algérien et le second, plus précisément, dans le massif du Hoggar, donc en plein désert comme indiqué par **Yoro Dyâo**.

Les traditions de *Yéré*<sup>97</sup>, décrivant la migration de **Diabé**, le fondateur de **Koumbi** parti de **Sonna** (**Assouan**<sup>98</sup> d'après les mêmes traditions), nous apprennent que « ...les conquérants partirent avec plus de mille chars ayant à leur tête un chef nommé *Pendjé*, et atteignirent les lieux où sera édifiée la capitale trois mois après leur départ<sup>99</sup> ».

Les mêmes traditions nous apprennent également que ce sont les contrecoups de ces migrations qui ont amené dans les **falaises de Bandiagara** les populations *Kakolo* bousculées par les nouveaux venus.

<sup>93</sup> Voir Hérodote, *Histoires*, III, 14-37 ; Strabon, *Géographie*, XVII, I, 27 ; Posener G., *La première domination perse en Égypte. Recueil d'inscriptions hiéroglyphiques*, Le Caire, IFAO, Bibliothèque d'Étude, XI, 1936, p. 169 ; Grimal N., *Histoire de l'Égypte ancienne*, Paris, Fayard, 1988, p. 441-443.

<sup>94</sup> Le tout premier État à exister dans la moyenne vallée du Sénégal vers le XI<sup>ème</sup> siècle.

<sup>95</sup> Rousseau R., "Le Sénégal d'autrefois. Étude sur le Oualo. Cahiers de Yoro Dyâo", Dakar, *Bulletin d'Études Historiques et Scientifiques de l'AOF (BCEHS)*, T. XII, janvier-juin, 1929, p. 131-211.

<sup>96</sup> Rousseau R., *ibid.*, p.177.

<sup>97</sup> Dieterlen G., Sylla D., *L'empire de Ghana. Le Wagadou et les traditions de Yéré*, Paris, Karthala/Arnsan, 1992.

<sup>98</sup> « *Sonna, nom que les Soninké donnent à Assouan* », *ibid.*, p. 48.

<sup>99</sup> *Ibid.*, p. 61.

Ces populations y inaugurent une technique de construction utilisant des boudins de pisé<sup>100</sup>, laquelle aurait 2400 ans d'âge au terme de sa datation au Carbone 14.

Ces faits situent le départ des *Soninkés* d'Égypte vers 450 avant J.-C<sup>101</sup>, donc bien au début de l'occupation perse que **Cheikh Anta Diop** identifie comme cause des migrations en direction de l'intérieur du continent.

Comme on le voit ici, en combinant les données égyptologiques, archéologiques et orales, on aboutit à des recoupements très intéressants ; lesquels montrent que les tenants d'une rupture définitive entre Égyptiens et autres Négro-africains au Sahara sont indubitablement dans l'erreur.

#### 4. Conclusion

Au terme de notre analyse, il apparaît que la tradition ne se prononce pas sur le séjour saharien des Égyptiens et des autres Africains. Cela s'explique peut-être par le fait que c'est une période trop lointaine pour être restée dans la mémoire collective. Celle-ci a apparemment retenu la période nilotique plus proche mais également plus significative parce que plus marquante pour les raisons invoquées *supra*.

Cependant, malgré ce silence, en évoquant la vallée du Nil, elle montre que les relations existant entre Égyptiens et les autres Africains résultent d'un processus historique plus complexe et plus étendu dans la durée que celui se réduisant à une séparation radicale entre Égyptiens et autres Africains au Sahara, soutenu par certains spécialistes.

Aussi bien sur l'appartenance ethnique que sur la vie commune dans la vallée du Nil de ces communautés humaines avant des migrations qui vont contribuer à peupler l'intérieur du continent et y disperser la civilisation égyptienne, la tradition orale, longtemps ignorée, fait significativement progresser l'intelligibilité de l'histoire ancienne d'une partie du continent africain.

#### □ **L'auteur :**

**Aboubacry Moussa LAM** : Historien, il s'est spécialisé en égyptologie. Docteur d'État ès Lettres, Professeur titulaire à l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, il consacre l'essentiel de ses recherches et de ses enseignements aux relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages parmi lesquels : *De l'origine égyptienne des Peuls*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 1993, *Les Chemins du Nil — Les relations entre l'Égypte ancienne et le reste de l'Afrique noire*, Paris, Présence Africaine/Khepera, 1997, *L'affaire des momies royales — La vérité sur la reine Ahmès-Nefertari*, Paris, Khepera/Présence Africaine, 2000. *La vallée du Nil — Berceau de l'unité culturelle de l'Afrique noire*, Dakar, Paris, Presses Universitaires de Dakar/ Khepera, 2007. Il a collaboré dans le cadre de l'UNESCO, à la rédaction de *L'Histoire scientifique et culturelle de l'Humanité*.

**Publications** : <http://www.ankhonline.com> ; [aboubacry.lam@ucad.edu.sn](mailto:aboubacry.lam@ucad.edu.sn) .

<sup>100</sup> Technique appelée aussi "toly" par les archéologues.

<sup>101</sup> Sur tout cela, voir Dieterlen et Sylla, *ibid.*, p. 161 ; Bedaux R. M. A., et Raimbault M., "Les grandes provinces de céramique du Mali", in *Les vallées du Niger*, Paris, Réunion de Musées Nationaux, 1993 ; p. 273-293 ; de manière plus précise, p. 283 ; Lam A. M., *Les chemins du Nil...*, particulièrement p. 181-185.